



**PENDANT TROIS ANS,  
TOBBY NE LE QUITTE PAS. MEME  
QUAND IL VOYAGE.**

Il adore les animaux  
Chaque matin Il fait un pèlerinage  
dans son jardin sur la tombe de son chien flufue l  
et d'une colombe qui lui tenait lieu, avant  
sa perruche, de porte-bonheur.

## Zum 20jährigen Jubiläum der Bombardierung von Dresden vom Februar 1945



...gab 'Paris Match' heraus, die das Massenmörders

eine **Churchill-Sonder-Nummer** Privatleben des grössten der britischen Geschichte zeigte.

**Von Churchill sind zum Mord an der deutschen Zivilbevölkerung** (Höhepunkt Dresden mit ca. 500'000 Toten – die unkenntlichen, auf Kindergrösse geschmolzenen Leichen wurden meist mit Flammenwerfern «beerdigt» –) **folgende Zitate bekannt:**

**„Dieser Krieg ist ein englischer Krieg, sein Ziel ist die Vernichtung Deutschlands.“**

**„Ich führe keinen Krieg gegen Hitler, sondern ich führe einen Krieg gegen Deutschland.“**

**„Das Deutsche Volk besteht aus 60 Millionen Verbrechern und Banditen.“**

**„Sie müssen sich darüber im Klaren sein, dass dieser Krieg nicht gegen Hitler oder den Nationalsozialismus geht, sondern gegen die Kraft des deutschen Volkes, die man für immer zerschlagen will, gleichgültig, ob sie in den Händen Hitlers oder eines Jesuitenpaters liegt.“**

**„Ich möchte keine Vorschläge haben, wie wir kriegswichtige Ziele im Umland von Dresden zerstören können, ich möchte Vorschläge haben, wie wir 600.000 Flüchtlinge aus Breslau in Dresden braten können.“**

**„Wir werden Hitler den Krieg aufzwingen, ob er will oder nicht.“**

**“Deutschland muss wieder besiegt werden und dieses Mal endgültig.“**

**“Wir werden Deutschland zu einer Wüste machen, ja, zu einer Wüste.“**

**„Wir hätten, wenn wir gewollt hätten, ohne einen Schuss zu tun, verhindern können, dass der Krieg ausbrach. Aber wir wollten nicht.“**

PARIS  
**MATCH**

N° 1325 · 30 JANVIER 1965 · 1,20 F

HOMMAGE A UN GEANT  
**CHURCHILL**



AGENCE FRANCE PRESSE / PHOTOGRAPHY BY ...

PARIS

**MATCH**

# NUMERO HISTORIQUE 1945-1965 ILYA VINGT ANS...



## **LES ALLIÉS A L'ASSAUT DE L'ALLEMAGNE**

Cette page annonçait la semaine dernière le troisième numéro de notre série historique « Il y a vingt ans » (1945-1965) consacré à la grande offensive alliée à l'Ouest. Notre « Hommage à Churchill » nous oblige à en retarder la parution. Nous vous prions de nous en excuser.

Le geste célèbre d'une vie qui raconte notre siècle (pages 14-15)

## 1. LE DESCENDANT DU DUC DE MARLBOROUGH

Dans un château de 320 pièces la « panthère noire » donne le jour au petit garçon le plus méchant du monde. Jeune homme, au temps des guerres introuvables, il en trouve. A 26 ans, il s'assied à la Chambre des Communes (pages 16 à 23).

## 2. HÉROS ADULÉ PUIS POLITICIEN DÉTESTÉ

La guerre approche. Il devient ministre et à 37 ans il sera le maître de la flotte anglaise. Mais il y aura les Dardanelles. Il se retrouvera sans ministère, sans parti et sans appendice (pages 24 et 31).

## 3. IL DEVIENT LE SAUVEUR DE LA PATRIE

A 65 ans, il est à la tête de l'Angleterre en guerre. D'abord il n'a rien à offrir que du sang, de la sueur, du travail et des larmes. Mais avec Roosevelt, Staline, de Gaulle, c'est la victoire et il veut en personne franchir le Rhin (pages 32 à 43).

## 4. SIR WINSTON PREND SA RETRAITE

En exclusivité, en couleur, voici le décor de la vie privée de Churchill. C'est ici, à Chartwell, qu'il s'est retiré, au milieu de sa famille, occupant ses loisirs à peindre (pages 44 à 63). Son humour féroce (pages 64-65).

## 5. LE GRAND SERVITEUR DE L'ANGLETERRE

Raymond Cartier vous dit la signification d'une vie exclusivement consacrée à la grandeur de son pays. Celui que Elisabeth II a fait « sir Winston » avait avant elle servi la reine Victoria, deux Edouard et deux George (pages 66 à 75).

## 6. UNE SEULE FEMME DANS SA VIE : CLEMMY

« Je me suis marié et, depuis, j'ai toujours vécu heureux. » Il y a cinquante-sept ans — un beau jour de 1908 — Winnie avait épousé Clemmy. Et depuis, dans l'ombre, elle a toujours veillé sur son héros (pages 76 à 83).



# HOMMAGE A CHURCHILL LE GRAND

Le monde prie pour Churchill, immobile sur son lit. De tant d'images accumulées depuis plus de trois quarts de siècle, est-ce bien la dernière? Avant de prononcer l'adieu au vieux Caton de l'Occident, le cœur hésite, la bouche s'arrête. Comment le saluer à l'aube de son éternité?... Il est trop grand pour toute apologie. Que chacun de nous, donc, puise dans sa mémoire!... Que les hommes de son âge saluent en lui le contemporain de Victoria et d'Edouard. Que les survivants des campagnes d'autrefois saluent le cavalier du 21<sup>e</sup> Lanciers, lancé dans la dernière charge de l'Histoire. Que les hommes des tranchées saluent le colonel qui fit campagne sur le front français de 1916. Que la génération de 40 salue son espérance, déguisée autrefois en un bulldog grondant et gémissant de l'autre côté de la Manche. Enfin, que les enfants — eux qui ne l'ont pas connu — demandent « Qui était-ce? », afin que chacun de nous soit mis en demeure de répondre selon la vérité : un homme!



Deux doigts  
surgissent d'une civière,  
en un geste  
célèbre — le geste  
de la victoire sur le nazisme.

Ce sont ceux  
de Winston Churchill.  
Il venait, à l'été 1962, d'avoir  
une jambe brisée et l'on craignait  
déjà pour sa vie.

Mais ni la maladie,  
ni la souffrance n'ont jamais pu  
abattre l'indomptable  
vieux lion qui va alors  
regagner son repaire des îles  
britanniques et triompher,  
cette fois, du  
destin.

**LE GESTE CÉLÈBRE D'UNE VIE**



**QUI RACONTE NOTRE SIÈCLE...**



# LE DESCENDANT DE MARLBOROUGH : LE PETIT GARÇON LE PLUS MÉCHANT DU MONDE

Le château de Blenheim (comté d'Oxford) comporte 319 pièces sans importance, halls et salons compris, la 320<sup>e</sup> est la bonne. Ce n'est pas qu'elle soit plus grande ou plus belle que les autres : elle est plutôt mesquine et de style convenu. C'est là que s'ouvrirent sur le monde les yeux de Spencer Winston Churchill, descendant des Marlborough. « A Blenheim, j'ai pris deux décisions importantes : celle de naître et celle de me marier. Je suis profondément satisfait des deux. » Il a écrit cela dans son âge mûr, mais, en 1874, ouvrir les yeux, c'était voir quoi ? Une Angleterre pleine de gibus et de melons prospères, un empire farci de turbans respectueux, une Europe légèrement moins digne peut-être que les îles mais néanmoins paisible et laborieuse ; bref, un monde à mourir d'ennui quand on est fils de lord, qu'on a le sang bouillant et l'imagination portée au grandiose.

Dans le salon des Churchill, de vieux messieurs, des hommes d'Etat, prophétisaient la paix perpétuelle : « Il n'y aura plus jamais de guerre », disaient-ils en hochant la tête. Ils croyaient faire plaisir à tout le monde. Seul un petit garçon aux cheveux bouclés trépinait dans un coin : plus de guerre ! plus d'exploits ! Il était né trop tard !

L'enfant aurait peut-être moins aimé la gloire s'il avait joui d'un peu plus de tendresse, mais dans l'aristocratique famille des Churchill on gardait ses distances. Le père, lord Randolph, un homme politique en vogue, n'adressait pas deux mots par an à son fils, et quant à la mère, une Américaine à la beauté célèbre, surnommée « la panthère noire », elle était fort occupée par ses obligations charitables et mondaines.

« Elle était à mes yeux comme l'étoile du soir. Je l'aimais tendrement, mais à distance. Elle m'a toujours paru comme une princesse de conte de fées. » Contre la solitude, restent l'indiscipline et la rêverie. Winston, le mal-aimé, se servait des deux à grande échelle. On le mit très tôt dans une école privée d'Ascot. Il n'y apprit rien, sinon à serrer les dents lorsque les maîtres, en toge noire, le fouettaient pour ses incartades. De là, le cancre passa à Brighton où on le battit moins, puis au célèbre collège de Harrow, où on ne le battit plus. Il présenta à l'examen d'entrée une version latine qui comportait en tout et pour tout son nom, le numéro de la

page et un certain nombre de taches d'encre. On aura peine à le croire, mais le fait est là : Winston Churchill fut admis. Pouvait-on recaler, il est vrai, le descendant de Marlborough ?

Admis dans la dernière classe, Winston la redoubla sans complexe aucun. Il espérait qu'on finirait par le mettre à la porte. Pour hâter cet heureux événement, il fit sauter à la dynamite le mur d'une maison hantée, mais Harrow tenait à lui plus qu'il ne tenait à elle. Finalement, lord Randolph, faute de savoir quoi faire d'un rejeton si peu doué, le fit entrer à l'école militaire de Sandhurst (le Saint-Cyr britannique). Lorsqu'il se présenta, son examinateur, le capitaine James, fut douloureusement suffoqué par son ignorance. « Il est difficile de croire que ce garçon soit passé par Harrow, dit-il. C'est plutôt dessous qu'il a dû passer. »

Dessus ou dessous, Winston se retrouva à vingt ans lieutenant au 4<sup>e</sup> Hussards de Sa Majesté. — Hussard, c'est bien joli, mais un hussard sans guerre ?

## ACCABLE DE LOISIRS IL MESURE SON IGNORANCE

Une « horrible paix » règne alors sur le monde, sauf à Cuba. Par une chance inouïe, ces gens-là ont décidé de secouer le joug des Espagnols. Vous croyez peut-être qu'un officier anglais n'a rien à faire dans l'aventure, mais Winston Churchill ne s'embarrasse pas de si peu.

Il s'improvise journaliste : le Daily Graphic, d'ailleurs, est prêt à lui payer 25 livres par article expédié de Cuba. Winston Churchill s'embarque. Il part à la rencontre des trois choses qui vont marquer à tout jamais sa vie : la guerre, la sieste et les cigares.

A Cuba, donc, il voit mourir un cheval près de lui, participe à un assaut espagnol et n'hésite pas à tirer sur les Cubains.

Comme on voit, il a du journalisme une conception très allante. Est-ce sa plume qui crache des balles ou son revolver qui crache des mots ?

L'équipée, pourtant, ne dure guère. Winston Churchill doit rejoindre le 4<sup>e</sup> Hussards que Sa Majesté envoie aux Indes.

Là, accablé de loisirs, il ouvre des livres. Il tombe un jour sur le mot « éthique ». Il suppose que c'est un terme de géographie, ouvre un dictionnaire, découvre

l'étendue de son ignorance, en demeure confondu, et décide de la surmonter. Tout y passe : Platon, Schopenhauer, Darwin, par tomes et par rayons entiers... Le savant hussard revient à Londres en 1897 : c'est pour apprendre que la guerre a profité de son absence pour éclater aux Indes. Winston y retourne aussitôt, comme envoyé spécial du Daily Telegraph, à 5 livres par colonne. « J'ai dû, écrit-il, compléter ma garde-robe. Malheureusement pour eux et heureusement pour moi, plusieurs officiers avaient été tués la semaine précédente et leurs affaires, y compris ce qu'ils portaient sur eux, étaient, selon la coutume des armées anglo-hindoues, vendues aux enchères après l'enterrement (s'il y en avait un). De cette façon, j'acquis rapidement un nouvel équipement. »

Le jeune Winston est versé dans un commando de sikhs que les insurgés pathans ne tardent pas à mettre en déroute. Le fusil à la main, impavide, l'envoyé spécial du « Daily Telegraph » se trompe une fois encore de profession et fait des cartons au lieu de faire des dépêches.

Dans un communiqué, le général mentionne le courage de Churchill. Churchill mentionne dans ses articles l'incapacité du commandement. Les voilà quittes. A vingt-trois ans, Winston, le petit Churchill comme on dit, commence à faire du bruit dans le monde.

« Si j'avais une place vacante dans mon état-major ou l'un de mes régiments, elle serait pour tout autre que le lieutenant Winston Churchill. » Celui qui parle est le général Kitchener, le tout-puissant commandant de l'armée d'Egypte. On vient de le solliciter pour admettre Winston à la prochaine campagne menée contre les derviches du Soudan (1898).

Kitchener a lu le livre de Winston Churchill sur la campagne des Indes. Cela lui paraît suffisant. Il n'ira pas s'embarrasser de ce blanc-bec qui fait l'outrecuidant à l'abri du nom qu'il porte.

Winston encaisse l'affront mais ne le digère pas. Sans bruit il s'engage dans le 21<sup>e</sup> régiment de Lanciers désigné pour l'Egypte et arrive au Caire frais comme l'œil, et bien décidé à s'amuser.

Le 1<sup>er</sup> septembre, les éclaireurs anglais aperçoivent l'ennemi devant Omdurman. Un messenger est désigné pour avertir le général en chef : le sort tombe évidemment sur Churchill. Jubilé, le lieutenant part au



A cinq ans il semblait déjà défier le monde.

triple galop, arrive devant Kitchener qui le reçoit à cheval, entouré de ses officiers

Churchill annonce la grande nouvelle. Kitchener en prend note sans broncher. Il ne demande pas son nom à l'éclaireur, comme c'est l'usage. Il le sait déjà. Consentir à l'entendre serait reconnaître ouvertement qu'il a été proprement tourné, battu et mortifié par ce damné fils de lord...

A l'aube, la bataille s'engage. Le 21<sup>e</sup> lanciers a reçu un ordre sévère du général en chef : « Chargez, gentlemen. Si vous ne brisez pas les lignes de l'ennemi, ne revenez pas ! »

#### HUIT JOURS DANS UNE MINE EN COMPAGNIE DES RATS

Au son du clairon, lances au vent et poussant des hurrahs, le 21<sup>e</sup> procède à la dernière charge de cavalerie de l'Histoire.

Churchill, brandissant un mauser, dévale avec ses camarades dans la masse ennemie « comme des raisins de Corinthe dans la pâte d'un pudding ». En trois minutes, le 21<sup>e</sup> lanciers perd un quart de ses effectifs, mais les derviches reculent. A la fin de la journée, ils laisseront sur le terrain 11 000 morts et 16 000 blessés. La bataille est gagnée : Churchill s'éponge. Un de ses lanciers l'avise alors : il vient de trouver un bébé vagissant parmi les morts. Churchill le prend, le regarde et, tout à coup, piquant des deux, file vers l'armée vaincue et le dépose directement dans les lignes soudanaises. En Churchill, il y aura toujours, ainsi, par-dessous l'homme d'action, l'être sensible, capable de s'émouvoir sur le malheur des hommes et de leur donner la main, après les avoir, bien entendu, copieusement rossés auparavant.

Rentré d'Egypte, le lieutenant s'imagine au bout de ses peines. Il pose sa candidature au Parlement. Il est instantanément blackboulé. Décidément, il vaut mieux revenir au journalisme. Le « Morning Post » est prêt à lui octroyer 250 livres par mois plus les frais d'un reportage sur la guerre des Boers qui vient d'éclater. L'envoyé spécial arrive en Afrique du Sud, en pleine déroute : les Anglais sont battus partout, leur principale armée est encerclée à Ladysmith, avec 12 000 hommes et le général en chef. Un train blindé est envoyé en reconnaissance vers la ville. Churchill saute à bord ; au bout de 20 km, l'attaque se déclenche, les hommes tombent, le train déraile, un

## PAR PIERRE JOFFROY

cavalier Boer fait lever les bras à Churchill.

Singulière rencontre, le cavalier s'appelle Louis Botha, un jour il sera Premier ministre de l'Union Sud-Africaine, comme son actuel prisonnier sera Premier ministre de Grande-Bretagne.

Prisonnier à Pretoria, Churchill s'indigne. Il est civil, correspondant de guerre, on doit le libérer ! Bien entendu, il ne fait aucune allusion à la façon percutante qu'il a de pratiquer le journalisme... En fait, les Boers sont trop contents de tenir un fils de lord pour écouter ses jérémiades. Furieux, Churchill décide alors de s'évader.

Ce qu'il fait tout seul, un beau soir, avec en poche quatre barres de chocolat et 75 £.

Les gardiens découvrent la fuite au matin. Churchill a laissé un mannequin dans son lit. L'alerte est donnée ; on diffuse le signal de la fuite : taille moyenne, gros, marchant voûté, teint pâle, cheveux brun roux, petite moustache, parlant du nez, incapable de prononcer correctement la lettre « S ». On promet 25 £ de récompense à qui le ramènera mort ou vif.

Longtemps après, Churchill écrira au responsable de cette affiche « qu'il aurait tout de même pu aller jusqu'à 50 £ ».

La chance sert l'évadé. Alors qu'il est déjà à bout de forces, il trouve asile chez un des rares Anglais encore en liberté dans le pays boer. C'est un technicien des houillères du Transvaal qui le cachera dans une galerie de mine, à 75 mètres sous terre. Il y vivra huit jours en compagnie des rats, jusqu'à ce qu'un train l'emporte, caché parmi des ballots de laine, vers le Mozambique portugais. Sauvé !

L'Angleterre l'accueille comme un héros. Déjà, par les rues de Whitechapel une chanson raconte ses exploits :

- « Vous avez entendu parler de Winston [Churchill...]
- « Ai-je besoin d'en dire plus ?
- « C'est le dernier et le plus grand
- « Journaliste du temps. »

En septembre 1900, la circonscription d'Oldham, qui l'avait blackboulé deux ans plus tôt, fait de lui son député. Winston Churchill n'est pas exagérément surpris de ce succès. Quelque temps plus tôt, il avait fait à l'un de ses amis cette curieuse confidence : « J'écrirai un livre et ferai de l'argent. Je deviendrai membre du Parlement et je grandirai en puissance. Un jour, je ne serai plus connu parce que je suis le fils de lord Randolph Churchill, mais lui sera connu parce qu'il est mon père. »



**SA MÈRE :  
UNE BEAUTÉ  
AMÉRICAINNE SURNOMMÉE  
LA PANTHÈRE NOIRE**



**IL EST NÉ DANS  
LA PLUS MODESTE DES 320 PIÈCES  
DU CHATEAU DE BLENHEIM**

Il était le descendant du grand Marlborough (photo du haut), et il est né le 30 novembre 1874 dans un immense château qui porte le nom d'une victoire de son ancêtre sur Louis XIV : Blenheim. Il a grandi au milieu des trophées et des étendards conquis qui flottaient dans le hall. C'est ce grand homme qu'il a toujours voulu imiter.

**• ELLE M'EST  
TOUJOURS APPARUE  
COMME UNE PRINCESSE  
DE CONTE DE FEES •**

Le mariage  
de son père Randolph,  
fils du septième duc  
de Marlborough,  
scandalisa l'Angleterre.  
L'épouse était non seulement  
américaine, mais  
roturière : Jeannette Jérôme,  
fille de journaliste,  
œil de feu, chevelure brune,  
qu'on avait irrespectueusement  
surnommée « la Panthère  
noire ».



**- 20 ANS A 25 ANS.  
QUELLES ANNES I N'ACCEPTÉZ JAMAIS QU'ON VOUS  
REPONDE NON. NE VOUS AVOUEZ  
JAMAIS VAINCU. -**

Ces mots, il devait les adresser plus tard à la jeunesse. Après avoir lui-même largement payé d'exemple. En 1895, journaliste, il fait le coup de feu à Cuba. En 1897, il est hussard aux Indes (ci-dessous). En 1898, on se bat au Soudan ; lieutenant des Lanciers, il y accourt.



**LES BOERS ONT MIS A  
PRIX LA TETE DU JOURNALISTE  
QUI PREND TROP PART  
AUX COMBATS.**

Redevenu journaliste, il confond facilement reportage et pacification. Envoyé spécial du « Morning Post » en Afrique du Sud pendant la guerre des Boers, il est fait prisonnier (ci-contre en calot) ; évadé, sa tête est mise à prix 25 livres ; à Durban, il est fêté comme un héros (photo de droite) : il a vingt-cinq ans.



£ 25.00

(vijf en twintig pond etc.)  
Belooning uitgelooft door  
de Sub-Commissie van Wijk V  
voor den Specialen Constabel  
dezes wijk, die den ontvluchte  
Krijgsgevangene  
Churchill  
levens of dood te dezes kantoor  
aflevert.

Naam van de Sub-Commissie  
1077 v  
Lodde Haas  
Sec

C'ÉTAIT  
LE TEMPS DES GUERRES  
INTROUVABLES :  
IL EN TROUVE

Translation.

£ 25

(Twenty-five Pounds etc.) REWARD is offered by the  
Sub-Commission of the fifth division, on behalf of the Special Constable  
of the said division, to anyone who brings the escaped prisoner of war

**CHURCHILL,**

dead or alive to this office.

For the Sub-Commission of the fifth division.

(Signed) LODK. de HAAS, Sec.

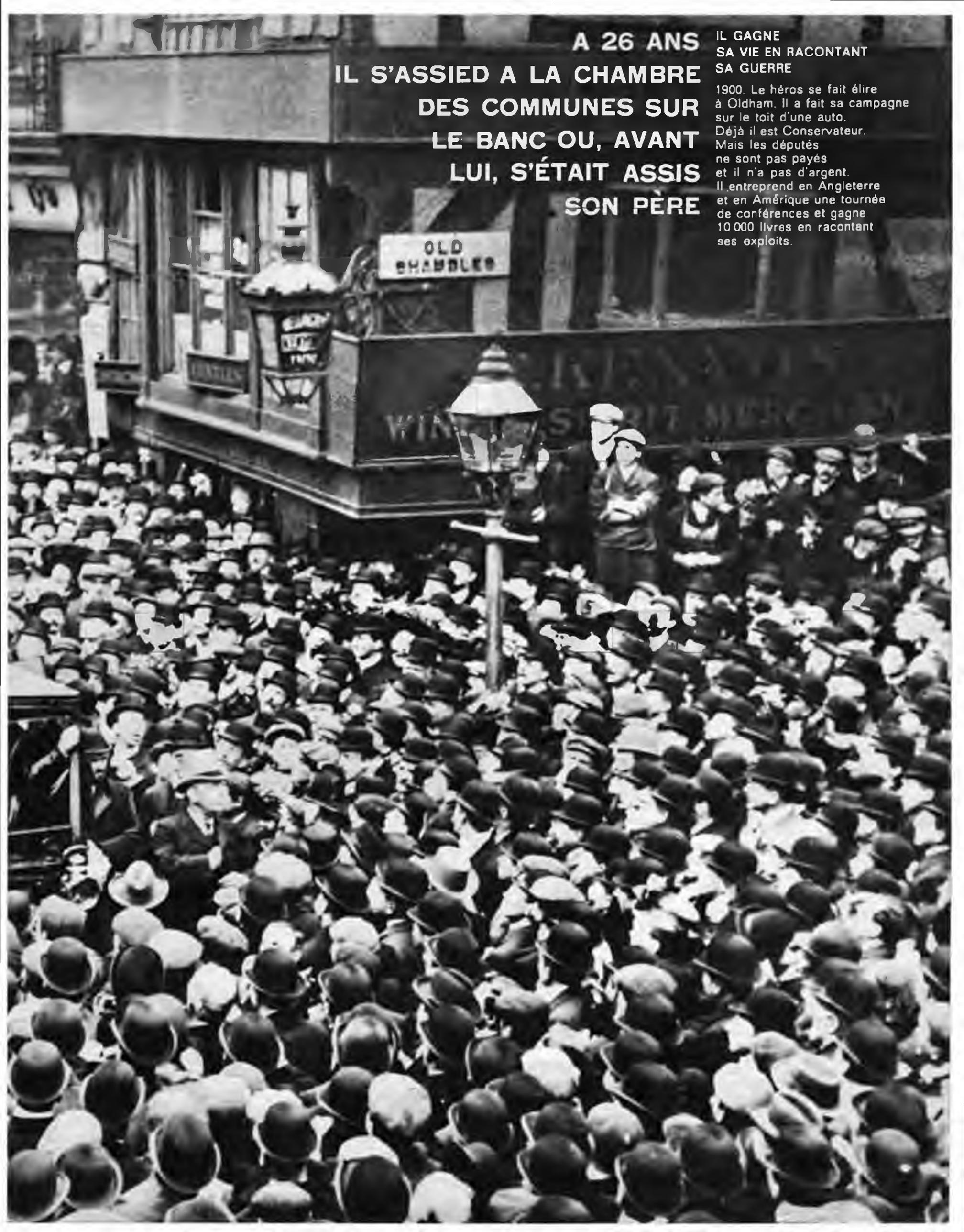




**A 26 ANS  
IL S'ASSIED A LA CHAMBRE  
DES COMMUNES SUR  
LE BANC OU, AVANT  
LUI, S'ÉTAIT ASSIS  
SON PÈRE**

**IL GAGNE  
SA VIE EN RACONTANT  
SA GUERRE**

1900. Le héros se fait élire à Oldham. Il a fait sa campagne sur le toit d'une auto. Déjà il est Conservateur. Mais les députés ne sont pas payés et il n'a pas d'argent. Il entreprend en Angleterre et en Amérique une tournée de conférences et gagne 10 000 livres en racontant ses exploits.



# 2

## LE HÉROS LE PLUS JEUNE D'ANGLETERRE DEVIENT LE POLITICIEN LE PLUS DÉTESTÉ

« Je suis hostile aux hémicycles. Il est trop facile de se glisser insensiblement de la gauche à la droite sans se faire remarquer. Chez nous, si l'on veut changer de parti, il faut traverser le parquet. Je sais ce que je dis : je l'ai fait deux fois. » Cette déclaration de Churchill donne le ton de ses rapports avec ses collègues de la Chambre des Communes. Pendant quarante ans, mises à part de rares périodes d'idylle, ce fut entre eux et lui une succession de mésententes, de fâcheries et de brouilles suivies de raccommodages. Il fut député conservateur, puis ministre libéral avant de devenir député libéral et ministre conservateur. En outre, sa carrière, dès le début, faillit buter sur le vote des femmes. Il était contre, comme tous ses collègues, mais avec plus de franchise que d'obstination. Du côté des suffragettes, on le prit donc pour tête de Turc. Une dame le cravacha, une autre le gifla. « Rien ne me persuadera, avait-il dit, de voter pour donner aux femmes le droit de voter. Je ne suis pas disposé à me laisser mener par elles dans une question si importante. » Cette sortie lui coûta son siège de député, qu'il put récupérer néanmoins dans une autre circonscription.

### A 37 ANS IL EST MAÎTRE DE LA FLOTTE ANGLAISE

Son hostilité aux femmes n'allait cependant pas jusqu'à la misogynie. Cette même année 1908, il épouse à Sainte Margaret de Westminster, Clémentine Hozier, fille d'un colonel. « Je me suis marié et depuis j'ai toujours vécu heureux », a-t-il écrit plus tard. Quoi de plus simple et de plus éloquent que cette phrase — à laquelle répond en écho le titre du petit bréviaire écrit par Clémentine : « Comment soigner Winston si je mourais ». Quatre naissances ont jalonné cette union sans histoire : Randolph, 1911 ; Diane, 1909 ; Sarah, 1914 ; Mary, 1922.

L'année de Randolph fut aussi l'année de « Pierrot le Peintre ». C'était un anar-



A 26 ans, W. Churchill est élu député conservateur : une carrière parlementaire commence.

chiste dont la bande fut cernée par la police dans une maison de Sydney Street. Ministre de l'Intérieur, Churchill crut de son devoir de diriger le siège. Il vint sur place, prodigua ses conseils, assista à l'incendie et à la mort des anarchistes. C'était la première fois qu'un ministre se déplaçait pour un fait divers. Un photographe le prit dans son viseur. « Je comprends, dit un député conservateur, le rôle du photographe, mais non celui du ministre. »

Un tel incident ne pouvait cependant plus compromettre sa carrière. 14-18 commençait à poindre à l'horizon. Pour les grandes heures qui s'annonçaient, l'éternelle Angleterre n'avait pas trop d'hommes comme celui-là.

A 37 ans, Churchill est nommé Premier Lord de l'Amirauté, maître de la chose la plus précieuse qui soit en Angleterre : la Flotte. Aidé de l'amiral Fisher, il la prépare méticuleusement à la guerre en renouvelant son personnel, en substituant l'usage du mazout à celui du charbon et en la dotant des plus hauts calibres d'artillerie.

La suite est moins heureuse. Anvers est menacée par les Allemands. Churchill adjure ses collègues de faire un effort pour sauver la ville, « pistolet braqué au cœur de l'Angleterre », selon le mot de Napoléon. Le cabinet l'envoie en mission d'inspection. Churchill cherche à garder la ville, échoue et perd 1 000 prisonniers. Ses adversaires politiques marquent un point et l'attendent au prochain tournant. Ce sera l'affaire des Dardanelles. Premier Lord de l'Amirauté, Churchill est chargé de la conduite de cette grande opération amphibie contre les Turcs. La pusillanimité de quelques chefs la fait échouer. Le pays gronde, la Chambre vocifère. Rendu responsable du désastre, Churchill est déchargé de son poste de Premier Lord de l'Amirauté. Le jour même, un témoin le trouve affalé dans son bureau, répétant, comme hébété : « Je suis fini... »

Quand on est fini, on peut toujours recommencer. L'ex-ministre se fait soldat. On

l'envoie par pitié commander un bataillon sur le front français. Dans la débâcle des ambitions, l'homme churchillien reste intact. Dès son arrivée, le nouveau commandant rassemble ses officiers :

— Gentlemen, leur dit-il, la guerre est déclarée..., il s'arrête un instant, et d'une voix caverneuse, poursuit : aux poux !

Après quoi, Churchill fait une leçon sur le pou européen, ses mœurs, ses habitudes, son habitat. Il nomme une commission et incite les soldats à combattre leurs propres poux avec obstination et méthode. Quant à lui, en attendant les combats, il passe dans une baignoire rectangulaire une importante partie de ses loisirs, coiffé d'un casque français et lisant Shakespeare au son d'un phonographe.

#### CHEVALERESQUE IL VOLE AU SECOURS D'EDOUARD VIII

En 1917, une commission d'enquête le lave de toute responsabilité dans l'affaire des Dardanelles. Il redevient aussitôt ministre. La guerre s'achève. Son ascension continue, mais elle est moins régulière. Elle se fait désormais en dents de scie. En 1922, il lui arrive même, retenu à l'hôpital par une appendicite, de ne pouvoir mener sa campagne électorale et d'être écrasé aux élections. Du jour au lendemain, il se retrouva, dit-il, « sans ministère, sans siège, sans parti et sans appendice ».

En 1929, les Travaillistes sont au pouvoir. Churchill, redevenu conservateur, a 55 ans. Le « Times » écrit qu'il n'a plus aucune chance de devenir Premier ministre. Un monsieur important fait même cette remarque : à 37 ans, Winston Churchill passait pour un homme d'Etat d'avenir ; à 50 ans, il passe pour un brillant débutant. C'est le désert qui s'ouvre devant lui, un désert de dix ans. Et pour qu'on ne s'y trompe pas, un député le compare ironiquement à Jérémie. C'est que, dans cette Angleterre qui s'endort, dans cette Europe qui s'aveugle,

il est presque le seul à comprendre le sens de l'aventure hitlérienne. Il le dit dès novembre 1933 : « La jeunesse allemande est soumise à une philosophie sanguinaire, sans parallèle depuis les âges barbares... Nous sommes vulnérables comme nous ne l'avons jamais été. Le fracas des bombes et une avalanche de pierres, de fumée et de flammes nous avertiront de toute notre faiblesse. »

Il pouvait bien avertir, déclamer, protester. On ne l'écoutait pas. « C'était comme si j'avais été étouffé sous un édredon », remarquait-il avec amertume. En 1936, il trouva le moyen d'ajouter encore à son discrédit en prenant parti, contre presque tous ses collègues, pour le mariage du roi Edouard VIII avec Mrs. Simpson. Il est clair que si Churchill avait été un politicien du calibre ordinaire, il n'aurait pas mis son nez dans ce guêpier. Mais c'était compter sans sa propension à la chevalerie, au beau geste. Son roi était attaqué ? Il combattrait pour son roi. Son roi était perdu ? Il combattrait pour l'honneur. Il conseilla à Edouard de temporiser, envoya une lettre au Premier ministre pour le conjurer d'être patient et décida finalement de plaider la cause royale devant le Parlement. En fait, le paladin de Sa Majesté ne put pas même ouvrir la bouche. Une formidable huée le submergea, et cet homme, dont la force d'âme allait plus tard sauver l'Angleterre et le monde, dut se rasseoir, vaincu, sans avoir dit un mot.

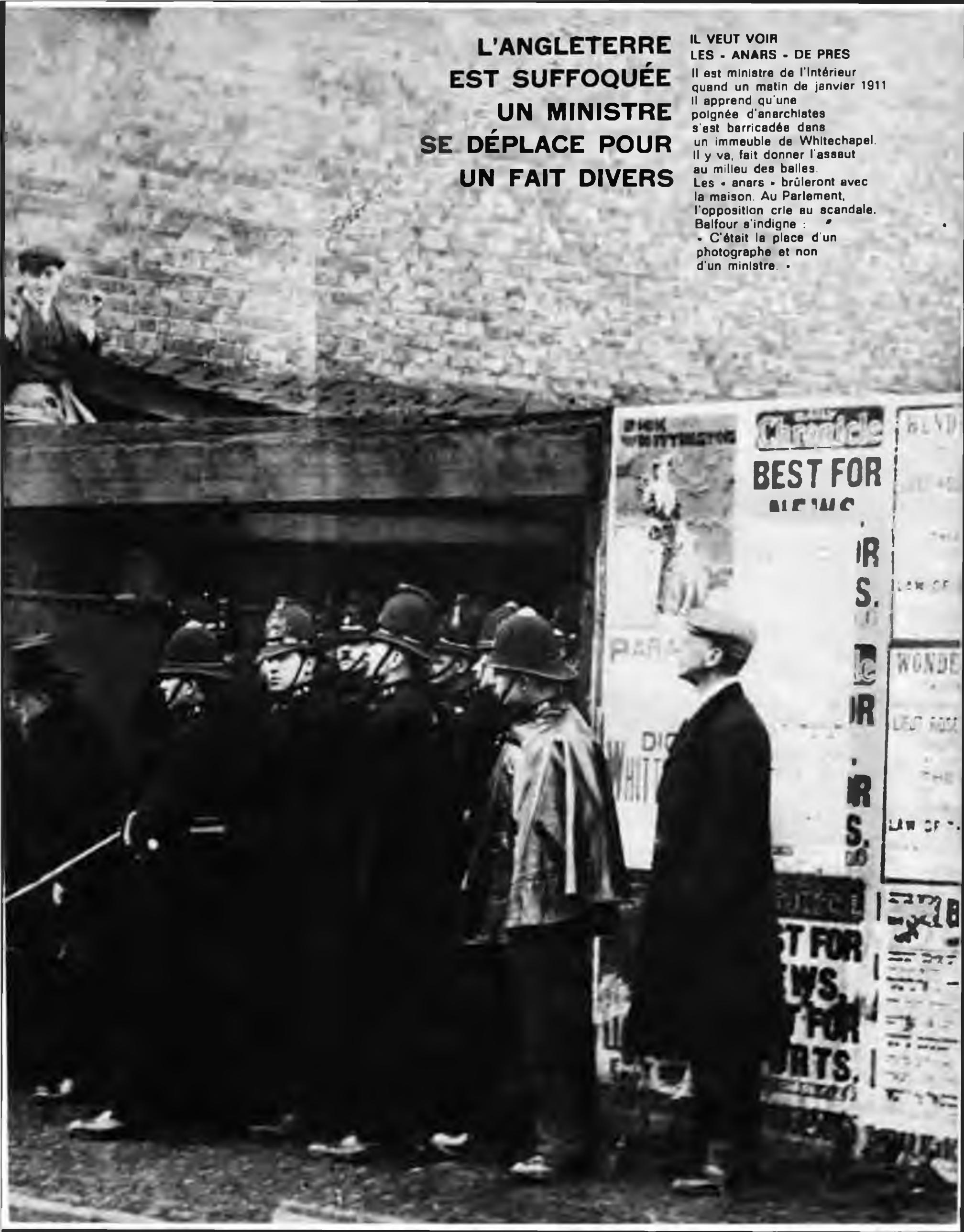
Septembre 1939 : la France et l'Angleterre entrent en guerre contre l'Allemagne. La grande épreuve commence. Mais une autre nouvelle se propage en même temps, comme une secousse tellurique à travers l'Angleterre et les Dominions : Winston est revenu (« Winston is back »). Sous la pression des circonstances, le Premier ministre Chamberlain vient de nommer « Jérémie » Premier Lord de l'Amirauté. A 65 ans, l'exilé, le solitaire retrouvait l'action, sa seule dimension, sa vraie patrie.



# L'ANGLETERRE EST SUFFOQUÉE UN MINISTRE SE DÉPLACE POUR UN FAIT DIVERS

IL VEUT VOIR  
LES - ANARS - DE PRES

Il est ministre de l'Intérieur  
quand un matin de janvier 1911  
il apprend qu'une  
poignée d'anarchistes  
s'est barricadée dans  
un immeuble de Whitechapel.  
Il y va, fait donner l'assaut  
au milieu des balles.  
Les - anars - brûleront avec  
la maison. Au Parlement,  
l'opposition crie au scandale.  
Balfour s'indigne :  
- C'était la place d'un  
photographe et non  
d'un ministre. -





**LE MAJOR  
CHURCHILL PENSE : - JE LE BATTRAÏ  
AVEC LA NAVY -**

Il est lord de l'Amirauté quand la guerre est déclarée. Il connaît bien le kaiser qu'il a rencontré aux manœuvres allemandes de 1909 (photo ci-dessus). Il avait alors senti que la guerre européenne menaçait et il la prépara fébrilement en modernisant la plus grande force du royaume : sa flotte.



**PREMIER  
" BRIEFING " AU FRONT :  
" LA GUERRE EST  
DÉCLARÉE GENTLEMEN,...  
AUX POUX "**



**BICORNE, CASQUE, MELON :  
L'HISTOIRE DE SA GUERRE A TRAVERS  
SES COIFFURES**

Après l'échec des Dardanelles, le Lord de l'Amirauté (en h. à dr.) quitte le bicorne pour la casquette des fusilliers. Limogé, il va en 1916 sur le front des Flandres. Il exige des hommes de son bataillon qu'ils tuent d'abord leurs poux. Dans les popotes françaises il coiffe le casque du poilu (ci-dessus). 1917 voit sa réhabilitation : ministre des Munitions à chapeau melon (ci-contre).

**IL NE PARVIENT PAS A  
REVEILLER L'ANGLETERRE. IL LA FAIT SOURIRE  
EN SE FAISANT MAÇON**

Pendant dix ans, il est brouillé  
avec les conservateurs. Il prédit à la  
tribune du Parlement que Hitler prépare la guerre.  
On ne le croit pas et on le surnomme  
Jérémie. Le syndicat des maçons  
l'accuse de « travail noir », parce qu'il construit  
un mur autour de son jardin. Il répond en posant sa  
candidature comme « apprenti adulte ».



**1929 : C'EST  
L'ECLIPSE, IL REDEVIENT  
SIMPLE GENTLEMAN**

L'entre-deux-guerres.  
En 1923, le « Times » écrit : « Churchill  
n'a plus aucune chance de devenir Premier ministre. »  
Winston joue au cavalier et au baigneur  
du dimanche, et se fait opérer de l'appendicite.  
Immobilisé à la clinique, il est battu aux élections.  
Mais il reste toujours l'Anglais le plus  
photographié (en bas, à Deauville,  
avec le duc de Sutherland).



**IL SE RETROUVE  
SANS MINISTÈRE,  
SANS PARTI ET SANS  
APPENDICE**

**“ JE N’AI RIEN D’AUTRE  
A OFFRIR QUE DU SANG,  
DU TRAVAIL, DE LA SUEUR  
ET DES LARMES ”**



**SON Q.G. :  
UNE CELLULE DE MOINE BARDEE  
DE TELEPHONES**

Au cœur de Londres, dans son abri  
souterrain, il travaille 120 heures  
par semaine. C'est de là qu'il galvanise  
les Anglais en prononçant les paroles  
les plus dures. A la France occupée,  
il envoie ce message : « Je répète la prière  
qui entourait vos louis d'or : « Dieu  
protège la France. »

**QUAND IL APPARAÎT  
DANS LES RUINES, LE PEUPLE  
BOMBARDÉ L'ACCLAME**

C'est le blitz. Londres s'effondre  
sous les bombes. Un jour que Churchill visite  
les ruines de la Chambre des Communes,  
la foule l'entoure et lui crie : « Nous savons  
encaisser mais rendez-leur la pareille. »  
Il répond : « Patientez, l'heure viendra. »  
Dans le ciel, les Spitfires sont en train  
de gagner la bataille d'Angleterre.





**" JAMAIS  
TANT D'HOMMES  
N'AURONT DU LEUR  
SALUT A SI PEU  
D'ENTRE EUX "**

**HITLER S'APPRETE  
A ENVAHIR L'ANGLETERRE.  
LA R.A.F. L'EN EMPECHE**

A Douvres, coiffé cette fois du casque rond des Tommies, il est venu inspecter les défenses côtières. A 30 km d'ici, les canons allemands tiennent la côte française. Tout le monde attend l'invasion allemande qu'Hitler a déjà baptisé « l'opération Otarie ».  
Mais Churchill sourit : Il sait que le ciel anglais appartient à la R.A.F.



**PAR-DESSUS  
LA "TENUE DE SIRÈNE",  
UNE ROBE DE CHAMBRE  
A RAMAGES**



**CHURCHILL DIT A  
STALINE : - JOE, APPELEZ-MOI  
WINSTON -**

Jusqu'à l'offensive finale, il avait parcouru le monde pour devenir le ciment des Alliés. Il fraternise ici avec « Joe » Staline (en h.), soutient la France et la Pologne Libres (Sikorsky et de Gaulle, au milieu). Il n'hésite pas, à deux reprises, à visiter le port d'El Alamein, en Libye pour mettre sur pied l'offensive décisive contre Rommel.

**IL AVAIT PREPARE  
AVEC IKE - L'OPERATION  
OVERLORD -.**

Pendant des mois, il n'avait songé qu'au débarquement en Europe. Il avait voulu s'en faire expliquer tous les détails. Pour recevoir Eisenhower et préparer l'opération Overlord, Churchill convalescent (il relevait d'une pneumonie), arbore sa plus belle robe de chambre.







**“ RASSEMBLEZ  
VOS FORCES ...  
L'AUBE SE LÈVERA  
BRILLANTE... VIVE  
LA FRANCE... ”**

**LE TRIOMPHE POUR  
LES DEUX OBSTINES  
DE L'ESPOIR**

Paris, la France sont délivrés. Le 11 novembre 1944, il descend les Champs-Élysées aux côtés de de Gaulle. Les Français n'ont pas oublié le temps où il leur disait :  
• L'aube viendra.  
Elle se lèvera, brillante pour les braves, douce pour les fidèles qui auront souffert, glorieuse sur les tombeaux des héros. »



**ENFIN AU BORD  
DU RHIN. IL AVAIT  
ATTENDU CINQ ANS  
CET INSTANT**



**PIQUE-NIQUE AVEC SON  
VIEIL AMI MONTY ET « RELAX » SUR LE  
FAUTEUIL D'HITLER**

C'est le 24 mars 1945.

Avec les maréchaux Montgomery (ci-dessus)  
et Sir Alan Brooke (au milieu), le vieux lion s'est arrêté  
pour prendre son petit déjeuner au bord du fleuve. Dix heures  
plus tôt, les Allemands étaient encore là. Une heure plus tard,  
Winston inspectera ses troupes de l'autre côté du Rhin. Et  
deux mois après, à Berlin, provoquant l'hilarité des soldats russes, il  
s'assoira devant un bunker dévasté de la chancellerie, sur  
le siège d'où le führer présidait  
ses conférences.



# L'HOMME QUI EST L'ANGLETERRE SE RETIRE : LE BRUIT DU MONDE NE L'ATTEINT PLUS



Se peut-il que le temps ait passé si vite depuis l'heureuse époque de la reine Victoria ? Churchill a maintenant quatre-vingts ans, quatre-vingt-cinq ans... Il s'est retiré de la direction des affaires, mais conserve un siège au Parlement. La reine a fait de lui sir Winston. Sir Winston, donc, vieillit doucement ; il a des difficultés à marcher, entend mal — mais son esprit est intact. Clemmy est toujours là, à ses côtés, veillant sur lui comme au temps de leurs débuts. Leur dernière retraite est Chartwell, le manoir du Kent, où le grand homme a pu tranquillement, pendant ses loisirs forcés, peindre, moissonner et donner du pain à ses poissons rouges. Il vient d'achever ses Mémoires, et les éditeurs se sont arraché l'œuvre à coups de centaines de millions. Tardif hommage de l'argent à cet homme qui, toute sa vie, en manqua si cruellement. Tardif et vain : à présent sir Winston ne pense plus qu'à la peinture. Et peut-être n'est-ce encore qu'une façon de revivre les événements de cette vie qui se confond avec l'Histoire. « C'est la peinture, écrit-il, qui m'a permis de tout supporter ». Mais, sous le poids des ans, l'humour — le formidable humour churhillien — est là, antidote de la gravité, cette vieillesse de l'esprit : « Quand je serai au ciel, je passerai mon premier million d'années à peindre ». Avec le parasol, le panama, la chaise pliante et le chevalier, sir Winston fait penser de plus en plus à

un vieux peintre de l'impressionnisme, à un Monet sans barbe. Ses goûts et ses habitudes ne changent pourtant pas. Il mange toujours beaucoup et boit encore plus. Lord Cherwell calcula un jour que Churchill avait absorbé, rien qu'en champagne, le contenu d'une chaudière de locomotive. Quant au cigare, s'il en fume moins, il en mâche beaucoup pour faire plaisir aux photographes. Avec tout cela, ce régime et ce train d'enfer, il trouve le moyen de jouir d'une santé inébranlable. Son médecin personnel, lord Moran, en expliquait un jour les raisons : « C'est 50 % mes bons offices, 50 % la nature et 50 % sir Winston lui-même. Je sais que ça fait 150. Mais sir Winston est plus qu'une personne seulement. » Et les années défilent. Sir Winston est toujours là. Mais il n'écrit plus guère, ne peint plus, ne nage plus. Il n'apparaît dans les journaux que lors des anniversaires du collège de Harrow, auxquels il assiste ponctuellement. Et puis, chaque année, un avion le débarque sur la Côte d'Azur. Il est devenu un touriste de luxe, le plus éminent touriste de l'époque. Avec l'armateur Onassis, il fait sur le yacht « Christina » de longues croisières en Méditerranée. Mais il semble de plus en plus absent des choses et des événements. Il se retire en lui-même. Le bruit ne l'atteint plus, ni la vanité du monde. Les grands vieillards ressemblent à Dieu. Pour eux, le temps

n'existe pas. La mort ne peut plus les surprendre, ils savent tout d'eux-mêmes. Ils ont vécu leurs œuvres complètes. Et, tout compte fait, c'est le début qu'ils préfèrent toujours. Sir Winston, un pied dans l'éternité, songe aux jours anciens de sa mémoire, soudain rapprochés par l'abolition du temps. A l'Inde, aux camarades du 21<sup>e</sup> lanciers et plus loin encore, dans le passé, à la princesse de contes de fées que fut sa mère... Il faudra un accident — un fémur brisé, en 1962 — pour interrompre sa rêverie, le ramener un moment dans ce monde. Et ce sera pour dire : « Rassurez Clemmy. Tout va très bien. » Des mouchoirs s'agitent dans l'air froid des îles. Winston est revenu. Dernier bateau, dernier voyage. Winston est à Chartwell, Winston est à Londres. Il n'apparaît plus qu'à sa fenêtre, immobile, impassible et comme encadré déjà de son propre portrait. L'image a disparu. Derrière la vitre, des veilleuses se sont allumées. Londres se tait. L'Angleterre écoute. 28, Hyde Park Gate, quelque chose est en train de s'effacer avec le vieux petit garçon de Harrow. Une inimitable fierté, le souffle d'un monde aboli... Lors de ses anniversaires, sir Winston avait dit : « Je suis prêt à rencontrer mon créateur, mais est-il prêt, lui à me rencontrer ? Ça, c'est une autre affaire. » Bonne chance, sir Winston quand commencera votre premier million d'années !

**SON ROYAUME  
PERSONNEL : UNE VASTE BIBLIOTHEQUE  
OU IL SE REND A L'AUBE**

C'est là que, depuis 1955, chaque matin il a travaillé à ses Mémoires. Mais à midi précis, il retrouve ses proches et tous ses amis qui accourent le voir. C'est la vie familiale du manoir de Chartwell pendant ces dix dernières années que vous racontent nos pages suivantes





**ICI PENDANT  
DIX ANS, IL OCCUPE  
TOUJOURS LA MÊME PLACE  
A TABLE, DEVANT  
LA CHEMINÉE...**

**... ET PORTE  
TOUJOURS UN NŒUD  
PAPILLON A POIS**

• Je n'aime la cuisine anglaise que par patriotisme », dit-il. Aussi à sa table, toujours excellente, les vins et les plats sont souvent français. Il reçoit beaucoup et ses hôtes (ici la famille du gouverneur de l'Australie) admirent son appétit digne d'Alexandre Dumas. Il anime la conversation par ses boutades. Un jour on lui demande quel plat il préfère, il répond : « Mes goûts sont simples. Je me contente de ce qu'il y a de mieux. »

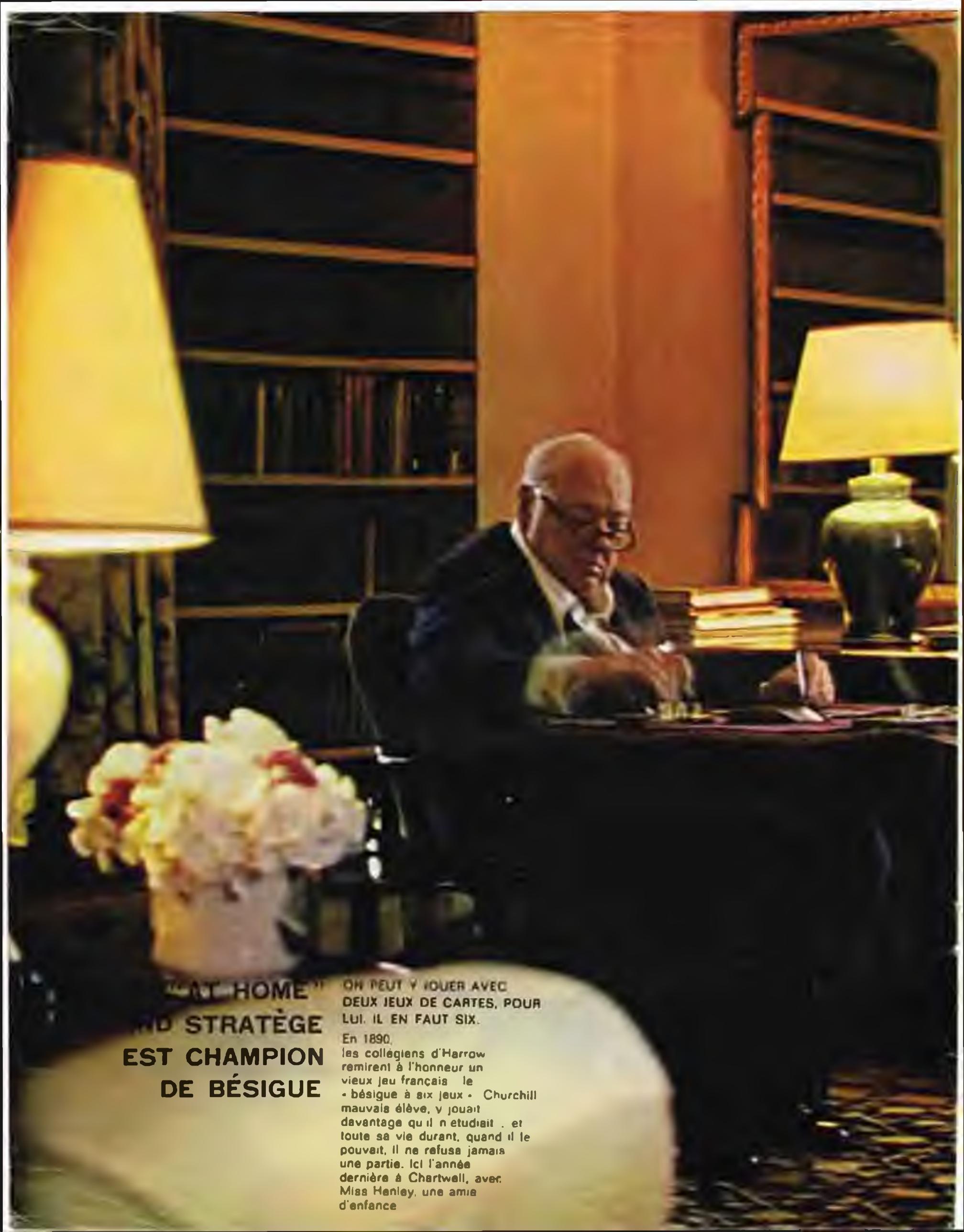


**L'INVITÉE  
D'HONNEUR DE  
CHARTWELL : TOBBY  
LA PERRUCHE**

**A TABLE, IL  
LUI FAIT SERVIR DU  
CHAMPAGNE.**

A Chartwell Il ne se met  
jamais à table avant d'avoir donné à  
manger à ses cygnes noirs, ses poissons rouges  
et son chien Rufus II. Mais c'est à ses invités (ici Lord de  
Lisle, gouverneur de l'Australie, et sa femme)  
qu'il laisse l'honneur de nourrir Toby  
sa perruche favorite.





**"NOT HOME"  
UN GRAND STRATÈGE  
EST CHAMPION  
DE BÉSIGUE**

ON PEUT Y JOUER AVEC  
DEUX JEUX DE CARTES, POUR  
LUI. IL EN FAUT SIX.

En 1890,  
les collégiens d'Harrow  
remirent à l'honneur un  
vieux jeu français le  
- bésigue à six jeux - Churchill  
mauvais élève, y jouait  
davantage qu'il n'étudiait, et  
toute sa vie durant, quand il le  
pouvait, il ne refusa jamais  
une partie. Ici l'année  
dernière à Chartwell, avec  
Miss Hanley, une amie  
d'enfance





**DÉSObÉISSANT  
AUX MÉDECINS, IL FAIT  
SA SIESTE EN PLEIN  
SOLEIL**

**ET COMME TOUS  
LES SOIRS DE SA VIE, IL SE  
COUCHE TRÈS TARD**

Ses médecins lui ordonnent deux heures de sieste quotidienne. Mais pour cet homme, qui pendant tant d'années a pris l'habitude de se priver de sommeil, et s'en trouve bien, c'est souvent impossible. Sa sieste, la plupart du temps : deux heures de lecture sur sa terrasse.



**IL DEMANDE  
A SON CHAT DE POSER POUR  
LA DERNIERE PHOTO  
DE FAMILLE**

**C'EST AU MARIAGE  
DE WINSTON CHURCHILL JUNIOR  
ET DE MINNIE**

En 1918, dernier son petit-fils Winston  
vingt-trois ans, journaliste comme lui à ses  
début, épouse Minnie Erlanger, fille du directeur de la  
B.O.A.C. La réception a lieu chez celui que ses pe-  
appellent en français, « grand-papa ».  
De gauche à droite, au premier rang : lady d'Erlanger, Pandolf C.  
Minnie les deux Winston, Arabella Erlanger.  
Derrière : Mrs. Martin ; Mr. Leiland Hayward, le nouveau marié ;  
de Pamela Churchill ; Mrs. Douglas Wilson ; la grand-mère de la mariée, Pamela lady Digby ;  
Digby ; lady Digby ; Clemmy et ses deux filles  
Pamela et Mary ; Mr. Douglas Wilson.



**IL DÉCOUVRE  
UN NOUVEL ART : CELUI  
D'ÊTRE GRAND-PÈRE**

**ARABELLA,  
SEIZE ANS : IL EN FAIT  
SA CONFIDENTE.**

De ses neuf petits-enfants  
(Il a aussi deux arrière-petits-fils), Arabella, seize ans,  
la fille de Randolph Churchill et de June Osborne  
est sa préférée. Le jour du mariage de Winston, elle  
fut seule autorisée à prendre à ses côtés la place de  
Clementine, occupée par ses hôtes





**JEREMY, DOUZE ANS :  
D'UN REGARD IL LUI DIT : « SOIS  
DIGNE DE TON NOM »**

Jusqu'au mariage de Winston, il avait coutume d'embrasser Jeremy, un des fils de Mary, sur le front. Ce jour-là, le 17 juillet 1964, il lui tend la main : « Tu es un homme maintenant », lui dit-il. C'est inhabituel de sa part. Jusqu'alors il cherchait plutôt à faire rire ses petits-enfants, et ce jour-là, pour eux il avait découpé le gâteau de mariage avec le sabre authentique du premier duc de Marlborough.

**“ QUAND JE SERAI  
AU CIEL, JE PASSERAI MON  
PREMIER MILLION D’ANNÉES  
A PEINDRE ”**



**- JAMAIS JE N'AURAI  
SUPPORTÉ LES CONTRAINTES DE MA VIE  
SANS MA PEINTURE -**

Les paysages de Chartwell, puis  
du monde entier, lui ont donné envie de peindre.  
Depuis, il n'a cessé de promener son atelier volant  
avec fauteuil, chapeau et parasol. Il  
expose à la Royal Academy.  
Ses tableaux plaisent : certains se vendent  
aussi cher que ceux de Picasso.





**AU MUR DE  
SON ATELIER LES IMAGES DE  
TOUT CE QU'IL AIME  
DANS LA VIE**



**NON-CONFORMISTE, POUR  
POSER DEVANT SES TOILES, IL MET UNE  
PLUME A SON CHAPEAU**

Pour les besoins d'un film, on rassembla dans une pièce de Chartwell trois cents de ses œuvres picturales. Il a commencé à peindre en empruntant la boîte d'aquarelle de sa fille Diana. Ce fut le début de sa passion. Il ne peint que ce qu'il aime, les paysages de la Côte d'Azur, du Kent et du Maroc et aussi Clementine (page de gauche, en haut, au fond).



**QUAND SES INVITES  
JOUENT AU CROCKET IL AIME REVER  
DEVANT LE PAYSAGE LE PLUS  
ANGLAIS QUI SOIT**

Il est passionné de cricket et le samedi, sur son fauteuil roulant, se fait conduire aux matches locaux. En revanche il refuse d'arbitrer les championnats de famille de croquet dont Clemmy (ici avec sa fille Diana, sa petite-fille Cécilia et lord Hinchinbrooke) est le meneur de jeu : « C'est un sport de dames », dit-il.



**“ J'AI CONNU,  
DIT-IL, TOUS LES  
CHARMES DE LA VIE  
DOMESTIQUE ”**



**...MAIS DANS LE SALON  
DU MANOIR, IL EST TOUJOURS TRÈS  
ENTOURE**

**• Je n'éprouvais, de la  
matinée à minuit, pas un moment  
d'ennui, ni d'oisiveté, et, entouré d'une famille  
heureuse, je connaissais tous les  
charmes de la vie domestique. •**



# IL DONNE LIBRE COURS A SA FANTASIE • SON HUMOUR FÉROCE S'ABAT SUR SES AMIS COMME SUR SES ENNEMIS

Le jour où il apprit qu'il était le 48<sup>e</sup> lauréat du Prix Nobel de littérature — c'était le 15 octobre 1953, et la première fois qu'un homme d'Etat en activité recevait ce prix —, il se tourna vers les journalistes et leur dit en faisant semblant de les menacer du doigt :

« Je suis très fier de me voir décerner cet honneur, mais j'espère que vous n'aurez pas de parti pris en parlant de mes qualités d'écrivain... »

Les journalistes ne l'ont pas tous épargné. Ils ont rappelé qu'il n'appréciait rien tant dans les écrits des autres que la brièveté, mais qu'il écrivait lui-même comme un fleuve sujet à de fréquentes inondations.

Il a été l'un des écrivains les plus féconds de ces cinquante dernières années ; il travaillait, chaque fois que la politique lui en laissait le répit, jusqu'à une heure tardive de la nuit. Sans quitter son lit, il dictait dans ses jours d'inspiration jusqu'à 9 000 mots à la suite, en épuisant à la tâche quatre secrétaires à la fois. Il a laissé plus de quarante volumes historiques, souvent très abondants et un roman « Savrola » écrit dans sa jeunesse dont il disait : « Je recommanderai fermement à mes amis de ne pas le lire. »

Cet homme d'Etat a toujours voulu se considérer comme un écrivain de métier et il fut l'un de ceux qui gagnèrent le plus d'argent par leurs écrits : avant guerre, il réclamait plusieurs centaines

de milliers de francs pour un article et ses mémoires de guerre furent vendus en 1953 à deux grands journaux américains pour le prix record d'un million de dollars (500 millions AF).

Mais plus que la consécration officielle du Prix Nobel que six écrivains anglais seulement avaient reçu avant lui (parmi eux Kipling et Bernard Shaw), plus que l'abondance de son inspiration, ce sont des réparties féroces lancées à la tête de ses adversaires, des mots d'esprit où il se moque à la fois des autres et de lui-même, et quelques phrases ciselées au burin qui firent sa gloire. Il les a jetées comme des cailloux blancs tout au long des sentiers de l'Histoire pour qu'elles brillent longtemps dans toutes les mémoires.

## FORMULES POUR L'HISTOIRE

**1916. Au moment de l'offensive allemande, pour rassurer les généraux :**

« Cela ira plus mal encore avant d'aller mieux. »

**Mai 1940. Après Dunkerque :**

« Si les Allemands envahissent Londres, je prendrai un fusil et dans une casemate, au bout de Downing Street, je tirerai jusqu'à ma dernière cartouche. Ils pourront ensuite me fusiller s'ils en ont envie. »

**18 juin 1940 :**

« Conduisons-nous de telle façon que même si l'Empire

britannique devait durer mille ans encore, les hommes diront toujours : « Ce fut l'heure la plus belle de l'histoire. »

**Après la victoire du désert :**

« Avant El Alamein, nous n'avions jamais gagné une bataille. Après, nous n'avons jamais subi une défaite. »

**Après la chute de Singapour :**

« Nous arrivons tout juste à nous maintenir la tête hors de l'eau mais, je vous le jure, à la fin tout ira bien. »

**31 août 1943 :**

« Depuis quarante ans ou davantage, je crois en la grandeur et les vertus de la France et même dans les jours sombres et déconcertants, ma foi en elle n'a jamais vieilli. »

**5 mars 1946, à Westminster College, Missouri, il invente un mot qui fait fortune :**

« De Stettin sur la Baltique à Trieste sur l'Adriatique, un « rideau de fer » est descendu sur l'Europe. »

**En tête de ses Mémoires, sa ligne de conduite :**

« Dans la guerre : résolution. Dans la défaite : défi. Dans la victoire : magnanimité. Dans la paix : bonne volonté. »

## DEFINITIONS : FAMILLE, AMIS, ADVERSAIRES POLITIQUES

**Sa femme :** « Ma meilleure moitié. »

**Son ex-gendre, Vic Oliver, lui demandait quels étaient à son avis les plus grands hommes du monde :**

« Staline, Roosevelt, Mussolini. — Pourquoi Mussolini ? demanda Vic Oliver. — C'est le plus grand de tous. Il a eu le courage de fusiller son gendre. »

**Sur lui-même (sa mère était américaine) :**

« Je suis à moitié américain et entièrement anglais. »

**Sur sa vocation politique :**

« J'ai commencé par ambition et continué par colère. »

**Sur ses idées :**

« Les Romains ont souvent anticipé sur mes meilleures idées. »

**Sur sa prononciation du français qui est exécration : à la libération de Paris :**

« Prenez garde ! je vais parler en français. C'est une entreprise hasardeuse pour moi qui demande de votre part une profonde amitié pour la Grande-Bretagne. »

**Clement Attlee (Premier ministre travailliste. Il l'aimait beaucoup et, pendant la campagne électorale, l'injurait davantage encore.)**

« C'est un homme modeste », lui disait-on. Churchill opina de la tête et ajouta : « Vous avez raison, il est vraiment modeste et il a raison »



Aux Bermudes,  
drapé dans un extravagant  
peignoir de milliardaire américain,  
il se baignait sans quitter  
son chapeau.

d'être modeste à son sujet. »

Une autre fois, il raconte :  
• Un taxi vide s'arrête devant  
Downing Street : Clement At-  
lee en descend. »

**Herbert Morrison (leader tra-  
vailliste) :**

• C'est un curieux mélange  
de bonne humeur et de  
venin. »

**Stanley Baldwin (Premier mi-  
nistre conservateur) :**

• L'Histoire jugera sévère-  
ment le Premier ministre. Je  
le sais parce que c'est moi qui  
l'écrirai. »

**Le gouvernement Chamber-  
lain :**

• Il est décidé à être indé-  
cis, résolu à être hésitant, in-  
flexible dans le flottement et  
puissant dans l'impuissance. »

**Mac Donald (Premier ministre  
conservateur) :**

• Plus que personne, il sait  
compresser le maximum de  
mots dans un minimum de  
pensée. »

---

#### SES MOTS LES PLUS CELEBRES

---

Tout jeune, une amie de sa  
mère lui dit : • Je n'ai jamais  
aimé vos opinions politiques,  
Winston, mais mon aversion  
pour elles n'est rien, compa-  
rée à ma répugnance pour vos  
affreuses moustaches. »

Réponse de Winston : • Il  
n'y a aucune raison, Madame,

que vous preniez contact avec  
les unes ou avec les autres. »

Pendant la guerre à l'issue  
d'une conférence des trois  
Grands, Roosevelt entre dans  
sa chambre sans prévenir :  
Churchill était tout nu. Roose-  
velt s'excuse.

Churchill (grand seigneur) :  
• Entrez, entrez, l'Angleterre  
n'a rien à cacher. »

Lady Astor, l'une des pre-  
mières femmes élues aux  
Communes, l'interrompt pen-  
dant un discours :

• Si j'étais votre femme, je  
mettrais de l'arsenic dans vo-  
tre café. »

Churchill s'incline et ré-  
pond : Madame, si j'étais vo-  
tre mari, je le boirais. »

**Bernard Shaw lui envoie un  
télégramme :**

• Je vous réserve deux bil-  
lets pour ma première. Venez  
et emmenez un ami... si vous  
en avez un. »

Télégramme de Churchill :

• Impossible assister à la pre-  
mière, viendrai à la seconde  
représentation... s'il y en a  
une. »

Après la fin de la guerre, les  
médecins qui le soignent pour  
un accès de maladie lui  
disent :

• Ou vous vous retirez et  
vous jouissez de votre reste ;  
ou bien vous continuez et  
dans ce cas personne ne peut  
rien pour vous. »

Churchill : • Je continue. »



# GRAND PREMIER ROLE MONDIAL, IL A DOMINÉ SON DEMI-SIÈCLE. AVEC LUI L'ANGLETERRE PASSE DE L'ÈRE VICTORIENNE A L'ÈRE ATOMIQUE



PAR  
RAYMOND  
CARTIER

« C'est, a dit une femme du peuple qui priait dans Hyde Park Gate, comme si toute l'Angleterre mourait. » Le mot, naïf, est profond. Avec Winston Spencer Churchill, une Angleterre s'éteint.

Ce qu'elle était lorsqu'il vint au monde, il y a neuf dixièmes de siècle, il est devenu presque impossible de l'imaginer. Elle paraissait construite sur des bases aussi grandioses et aussi inébranlables que l'empire romain au temps des Antonins. Ses citoyens s'honoraient du nom de sujets, mais ils promenaient dans le monde un orgueil égal à celui qu'exprimait la fameuse formule : « Civis romanus sum ». Dans la trente-septième année de son règne et dans la cinquante-cinquième de son âge, la reine Victoria était à la veille d'être proclamée impératrice des Indes, et l'on disait « Pax Britannica » comme on avait dit « Pax Romana ». Toucher un cheveu, léser un intérêt d'un Anglais, où que ce fût sur la planète, mettait en mouvement des escadres et des armées.

Les humbles mortels, les hommes qui n'avaient pas eu la faveur insigne de naître dans l'écrin lumineux des falaises d'Albion, s'associaient à l'hosanna. Les institutions britanniques étaient réputées comme l'expression de la perfection politique et, sans espérer les égaler, les autres nations les copiaient à l'envi. Les institutions économiques, le libre-échange, l'organisation industrielle, le système commercial, l'armature bancaire étaient étudiés avec une admiration jalouse. Les étrangers

qui n'aimaient pas l'Angleterre cherchaient à découvrir le secret de sa supériorité, mais personne ne mettait en doute la réalité de celle-ci. L'Amérique était une contrée lointaine et à moitié barbare. L'Allemagne venait d'accéder à la puissance militaire, mais elle ne bénéficiait d'aucune considération et n'exerçait aucun rayonnement. Coiffée du bonnet phrygien, la France avait le mauvais goût d'être une république dans une Europe entièrement monarchique, signe parmi d'autres de son déclin. Aucun éclat rival ne ternissait, n'affaiblissait l'éclat de Britannia.

La solidité intérieure égalait la majesté extérieure. Le XIX<sup>e</sup> siècle, aux trois quarts écoulé, avait vu des secousses nées de la misère des masses, mais qui n'avaient pas ébranlé une société dont les hiérarchies, les mœurs, les préjugés, jusqu'aux injustices paraissaient sacrés.

« Il n'est pas possible, dit l'écrivain anglais Woodham Smith, de se représenter l'atmosphère qui entourait les lords du siècle dernier, l'importance de leurs revenus et celle de leurs dettes, les écarts de conduite et la morgue qu'ils pouvaient se permettre, l'admiration presque religieuse qui ne cessait de les entourer dans leurs plus grandes folies... » On trouverait une foule d'exemples dans la chronique sociale, mondaine et scandaleuse de la Grande-Bretagne. Un marquis était d'une autre essence qu'un marchand. Un pair condescendait à fouler la même terre qu'un com-  
moner.

(Suite page 72.)



**DEPUIS 1900  
IL A SERVI SIX  
SOUVERAINS**

**SON ROLE POLITIQUE  
COMMENCE AU MOMENT OU S'ACHEVE  
CELUI DE VICTORIA**

1900 : Churchill vient d'être élu député.  
Il a vingt-six ans. La reine Victoria, qui la première  
a réalisé le rapprochement franco-anglais,  
en a quatre-vingt-un. Elle  
mourra en 1901.

EDOUARD VII (1901-1910)



GEORGE V (1910-1936)



EDOUARD VIII (1936)



GEORGE VI (1936-1952)



**ET PLUS D'UN DEMI-SIECLE  
APRES, IL EST TOUJOURS LA POUR  
ACCUEILLIR LA REINE**

Winston Churchill est lié à la couronne  
- pour le meilleur et pour le pire -. En 1936, il est  
un des seuls à prendre parti pour Edouard VIII,  
faisant fi de sa propre popularité.  
Et quand Elisabeth devient reine en 1952, tout naturellement,  
il est le premier appui de la couronne



**POUR  
ELISABETH ET SES  
ENFANTS, "WINNIE" C'EST  
UN AMI**

**LA SOUVERAINE  
VIENT CHEZ LUI RENDRE HOMMAGE AU  
SAUVEUR DE L'ANGLETERRE**

En 1946,  
il avait refusé  
l'Ordre de la Jarretière.  
Il ne voulait rien devoir aux  
travailleurs alors au pouvoir.  
Il attendit 1953 pour  
accepter le titre  
de « Sir ».

**DEVANT WESTMINSTER  
IL ACCUEILLE CHARLES, LE  
FUTUR ROI**

En 1954, il est toujours Premier ministre.  
Et le premier à accueillir Elisabeth à son retour  
d'un voyage de cinq mois dans le Commonwealth. Sur la  
jetée de Westminster, il salue avec des mots affectueux les enfants  
royaux. Pour eux - oncle Winnie - est le héros de  
l'époque qui les a vu naître.



La Monarchie, le Parlement, pour ces deux institutions fondamentales, fruits vénérables des siècles, aucun Anglais n'eut une dévotion plus exacte et plus constante que Winston Churchill. Tout au long de sa longue vie, il fut un homme impatient, passionné, emporté, naturellement conscient de sa supériorité et non exempt de l'orgueil qui pénètre et souvent pervertit toutes les grandes carrières. Il ne connut pas moins de six souverains — Victoria, Edouard VII, George V, Edouard VIII, George VI, Elisabeth II — dont les personnalités n'étaient pas nécessairement à la hauteur de sa puissante stature. Il fut membre — avec quelques éclipses — de quinze législatures dont, comme Premier ministre, ministre ou simple MP, il n'eut pas toujours à se louer. Jamais un mot de critique ou d'irritation, jamais une velléité de réforme ne lui ont échappé ni à l'égard de Buckingham Palace, ni à l'égard de Westminster Hall. « Les prérogatives de la Couronne, a-t-il dit en 1943 à Harrow, sont le privilège du peuple. » Et encore ceci : « La reine ne peut pas avoir tort. Si une grande bataille est perdue, le Parlement renverse le ministère. Si une grande bataille est gagnée, le peuple acclame la reine. » Et encore : « La Chambre des communes a donné le sens de la stabilité non seulement à ce pays mais à tous ceux qui l'ont prise comme exemple. Elle est une entité vivante et immortelle. »

Cette Chambre des communes, lorsqu'il en visita les ruines, après le raid qui venait de la ravager, sa première parole fut pour dire qu'il la reconstruirait exactement telle qu'elle était — c'est-à-dire si petite, si mal disposée que les deux tiers seulement des membres peuvent s'y asseoir, et encore à la condition de s'y entasser à périr. « La logique, dit-il, a conduit beaucoup de nations à construire des assemblées semi-circulaires avec des aménagements donnant à chaque parlementaire une place fixe et même un pupitre pour écrire ou, éventuellement, pour en faire claquer le cou-

En tête de ses Mémoires : ses armes.



Son père lord Randolph au temps de son mariage



1936. Dans son verger de Chartwell, avec celui qui symbolise la science moderne : Einstein.



*A Moscou en 1942, devant Staline réticent, il défend chaleureusement la cause de la France Paris. 6 novembre 1958 De Gaulle devant l'Élysée remet à Churchill la croix de la Libération*



moi dans cette invocation, ou plutôt dans cette prière « Let Europ arise ! » Que l'Europe se relève pour le salut de l'Occident !

Toute l'Europe est la débitrice de Winston Churchill. Il avait combattu l'Allemagne de toute son âme ; dès qu'elle fut vaincue, il la couvrit de son corps. Par le Plan Morgenthau, œuvre de l'agent soviétique Dexter White, l'entourage de Roosevelt pré-méditait de détruire toutes les usines allemandes, de réduire l'Allemagne à l'état « d'un pays pastoral », c'est-à-dire de briser la colonne vertébrale industrielle de l'Europe et d'ouvrir le champ à la colonisation soviétique. Staline ajoutait qu'il fallait couper sans jugement les cinquante ou cent mille têtes qui faisaient la supériorité technique de l'Allemagne. En luttant contre ces projets d'anéantissement, Churchill s'attira cette flèche barbelée du dictateur : « Je vois bien que rien ne pourra guérir le Premier ministre de Grande-Bretagne de la sympathie qu'il nourrit pour les Allemands. » Staline se trompait ou feignait de se tromper. Ce n'est même pas de la magnanimité qu'il a prise pour devise dans la victoire que Churchill s'inspirait lorsqu'il luttait pour qu'on ne fit pas de l'Europe un désert. Il amorçait le grand dessein politique qu'il devait avancer quelques mois plus tard, à Zurich, en lançant le premier appel à la réconciliation des Français et des Allemands.

Il est né et il a grandi dans l'Angleterre du plus splendide isolement. Il a été à maintes reprises le chantre de l'orgueil insulaire. Il a cru à la supériorité des « English speaking peoples », dont il s'est fait l'historien passionné. Il a célébré les grands horizons marins de son pays en disant que l'Angleterre ne s'en détournerait jamais et il a lutté jusqu'au bout pour que l'Empire demeure l'idée dominante de la pensée politique britannique. Il n'en est pas moins devenu, déjà au soir de sa vie, le premier des grands Européens. C'est un exemple grandiose. C'est une magnifique leçon.

**RAYMOND CARTIER**

**IL A DIT :**  
**“ JE ME SUIS MARIÉ**  
**ET DEPUIS**  
**J’AI TOUJOURS VÉCU**  
**HEUREUX ”**



La main est retombée sur la couche. Clemmy est seule dans un monde privé de sens. Plus d'un demi-siècle a passé depuis ce fameux jour de 1908 où Winston, en habit et haut de forme, est venu la chercher pour la conduire à Sainte-Margaret. Elle se souvient, elle était en robe blanche et en chapeau à fleurs. Leur mariage avait été l'événement mondain de cette année-là. Mais si ce n'avait été que cela, elle l'aurait oublié depuis longtemps — alors qu'elle pouvait se souvenir, à cette heure-ci, de mille détails, de la couleur, des parfums, du bruit des cloches et des fiacres.

Elle et Winston avaient réussi une chose rare : ils avaient construit ensemble une forteresse contre quoi s'étaient brisés les orages. On avait pu brimer Winnie, l'empêcher de parler, le calomnier ; il y avait toujours Clemmy, les enfants et les petits-enfants ; il y avait toujours Chartwell, le manoir du Kent où le grand homme avait pu tranquillement, pendant ses loisirs forcés, peindre, moissonner et donner du pain à ses poissons rouges. « Je n'éprouvais, de la matinée jusqu'à minuit, écrivait-il, pas un moment d'ennui, ni d'oisiveté et, entouré d'une famille heureuse, je connaissais les charmes de la vie domestique. »

Elle, Clemmy, qui la connaissait ? Elle n'était que Mrs Churchill. Elle avait toujours vécu dans l'ombre du héros. Elle n'était sortie que dans les grandes occasions : pour soutenir les œuvres de charité

durant la guerre, ou pour mener des campagnes électorales quand Winston était alité. Hormis ces exceptions, elle s'était délibérément consacrée à l'entretien, à la protection et au bonheur familial de l'époux. C'était une œuvre à sa mesure, en tout cas la seule qu'elle eût choisie.

Avec simplicité, elle avait étendu sur tout Chartwell une sorte de grâce intime qui rayonnait bien au-delà du foyer et s'étendait jusqu'aux choses et aux animaux. Un jour, on avait apporté à la table des Churchill une oie provenant de Chartwell ; Winston devait la découper ; il hésita et finalement repoussa le couteau en disant : « Découpez-la, je ne peux pas le faire, c'était une amie à moi... » L'anecdote avait de quoi déconcerter mais, déconcertante ou non, elle portait bien le signe de Chartwell.

Au chevet de sir Winston, Clemmy pouvait sourire à présent, le bilan était fait. Il n'y avait pas de tristesse à récapituler, pas de soustraction à faire, pas d'allusions à éviter. Mme de Staël avait dit un jour que la gloire pour une femme était le deuil éclatant du bonheur. Clemmy comprenait cela. Elle avait vécu dans l'ombre ; elle n'avait pas été glorieuse. Mais il lui restait le bonheur passé — et il surgissait dans sa mémoire en vagues si drues, si pressées qu'elle sentait bien qu'elle n'aurait pas assez de tout son restant de vie pour l'épuiser.





Un des plus brillants mariages de l'année », titrent les journaux le 12 septembre 1908. Clementine Hozier devient Mrs. Winston Churchill.

**ELLE EST LA  
A SES COTÉS, VEILLANT  
SUR LUI COMME AU TEMPS  
DE LEURS DÉBUTS**



**LEUR  
GRAND AMOUR DURE DEPUIS  
QUARANTE-SEPT ANS**

En 1908, Winston épouse  
Clementine Hozier  
(en haut, à g.). Ni les chaos de  
la politique, ni les guerres, rien n'altéra  
jamais leur bonheur. Les voici (à d.)  
en 1959, sur le yacht d'Onassis et (à g.)  
se baignant devant des badauds  
au Lido, à Venise



**ELLE A TOUJOURS  
VECU DANS L'OMBRE  
DU HEROS**

Lorsqu'il fut réélu député de Woodford aux élections générales de 1955, elle fondit en larmes sur son épaul comme au début de leur mariage

**CLEMMY AVAIT  
LAISSÉ DANS SES PAPIERS  
UNE NOTE: "COMMENT SOIGNER  
WINSTON SI JE MOURAIS "**



**IL VOULUT  
RENTRE DANS SON PAYS  
POUR Y MOURIR**

Son plus cher désir a toujours été de veiller sur lui. Déjà, il y a trois ans, elle avait éprouvé une grande peur, lorsqu'elle le vit descendre du Comet, sanglé sur un brancard. Frôlé par la mort, sir Winston n'avait eu alors qu'un désir : venir passer ses derniers jours dans son île. Là le destin allait lui accorder encore des années de bonheur calme





